

Rédaction d'une introduction et d'une partie de commentaire composé

Les paysans commencent dès le milieu du XIX^{ème} siècle à occuper une place importante dans les romans et dans les nouvelles réalistes. C'est le cas dans la nouvelle de Maupassant « Aux Champs », publiée en 1883 dans le journal *le Gaulois*, puis plus tard dans le recueil *les contes de la bécasse*. Deux familles paysannes pauvres élèvent tant bien que mal leurs enfants. Leur vie sera bouleversée par l'arrivée d'un couple riche, les d'Hubières, qui proposera d'adopter l'un de ces enfants. Le texte proposé est le début de la nouvelle qui évoque les conditions de vie misérables des deux familles, l'irruption du couple d'Hubières et la première proposition d'adoption à la famille Tuvache. Comment Maupassant parvient-il à susciter l'intérêt du lecteur dès le début de cette nouvelle ? Dans un premier temps, nous montrerons qu'aucun personnage n'échappe à la férocité et à la cruauté du narrateur. Puis nous étudierons les éléments réalistes de cette nouvelle.

Le narrateur présente les personnages sous un jour négatif ; aucun d'entre eux ne trouve grâce à ses yeux.

La nouvelle débute par la description des conditions de vie de deux familles paysannes : les Tuvache et les Vallin. On remarque que les noms propres n'ont pas été choisis au hasard et sont fortement connotés : en effet, « Vallin » évoque la vallée d'une part, mais aussi le mot « vilain » qui servait à désigner au Moyen-âge un paysan. Ce mot a ensuite pris le sens de vil, méprisable, déshonorant, grossier, malhonnête. Tous ces sens sont péjoratifs ; or, la famille Vallin est celle qui acceptera de vendre son enfant. Vallin ne rime-t-il pas également avec malin ? On retrouve la même syllabe « va » dans l'autre nom de la famille « Tuvache » qui évoque la vache. Le « tue-vache » suggère un instrument servant à assommer les bœufs. Ces personnages se trouvent donc dès le début enfermés en quelque sorte dans leur milieu social et réduits à leur statut de paysans. D'ailleurs, on note au début de cette nouvelle la volonté du narrateur de ne pas établir de différences entre les deux familles : même misère sociale soulignée notamment dans la proposition « Les deux paysans besognaient dur sur la terre inféconde », même habitation modeste évoquée dès la première ligne « Les deux chaumières », même emplacement géographique « étaient côte à côte », même nombre d'enfants comme l'indique la phrase de la ligne 4 : « Chaque ménage en avait quatre », enfants du même âge : « Les deux aînés avaient six ans et les deux cadets quinze mois environ » (lignes 4 et 5). C'est pourquoi l'adjectif numéral cardinal « deux » est employé pas moins de huit fois en dix lignes ! Le narrateur n'établit aucune distinction entre ces deux familles mises sur le même pied d'égalité face à la misère. Le pluriel de généralité et le recours systématique à l'article défini (« Les deux mères », « les deux pères » ligne 7) mettent en évidence la volonté du narrateur de ne pas établir de distinction géographique et morale entre les deux familles. Cette indétermination rend impossible toute identification du lecteur à l'un ou l'autre personnage.

De plus, ces familles ne sont décrites qu'à travers leurs journées routinières ponctuées par le travail et les repas : ainsi, dans la phrase de la ligne 2 : « Les deux paysans besognaient dur sur la terre inféconde », la pauvreté s'impose comme la première caractéristique de celles-ci ; le verbe « besogner » désigne en effet un travail harassant et inintéressant. De plus, ce verbe est accompagné de l'adverbe « dur » qui renforce la pénibilité du travail effectué, travail par ailleurs inutile comme le souligne l'adjectif « inféconde ». La misère est aussi perceptible avec l'emploi du mot « mesure » à la ligne 12 qui désigne une maison délabrée et misérable. Par ailleurs, les habitudes des repas, soulignées dans deux passages de ce début de nouvelle : « Tout cela vivait péniblement de soupe, de pommes de terre » de la ligne 14 et « l'assiette creuse pleine de pain molli dans l'eau où avaient cuit les pommes de terre, un demi-chou et trois oignons » de la ligne 19 sont caractérisées par une alimentation rudimentaire, peu variée et déséquilibrée, soulignant une nouvelle fois l'extrême dénuement de ces paysans. L'imparfait à valeur itérative utilisé jusqu'à la ligne 22 accentue la monotonie qui se dégage de la description de la vie ordinaire de ces personnages. Ainsi, le chef de famille salue tous les dimanches la présence de viande avec la même phrase rituelle indiquée à la ligne 22 : « Je m'y ferais bien tous les jours ». Les paysans évoquent par leur vie des bêtes de somme, et non des êtres humains. C'est pourquoi ces supposés « parents » sont à peine capables de reconnaître leurs propres enfants : « Les deux mères distinguaient à peine leurs produits dans le tas ; et les deux pères confondaient tout à fait ». Les mots « produits » et « tas » donnent l'impression au lecteur que les enfants sont considérés comme des objets de consommation ou des animaux, et non comme des êtres humains. De même, on note une abondance de mots appartenant à un niveau de langue familier pour désigner les enfants : la

« marmaille » de la ligne 3, les « mioches » de la ligne 16, le « dernier moutard » de la ligne 18 qui désigne un enfant mal élevé sont des mots connotés très péjorativement. Ces personnages sont présentés comme des animaux vivant les uns sur les autres. Ainsi le verbe « grouiller » utilisé à deux reprises dans ce texte à la ligne 4 et à la ligne 26 assimile les enfants à des fourmis s'agitant dans tous les sens, en grand nombre. En effet, tels des animaux, ces enfants semblent totalement livrés à eux-mêmes et ne recevoir aucune éducation ; en dehors des repas, ils passent leur vie à l'extérieur comme l'indique la ligne 14 : « Tout cela vivait péniblement de soupe, de pommes de terre et de grand air ». Le recours au pronom démonstratif « cela » met en évidence l'absence de considération humaine de la part du narrateur ; un tel pronom sert normalement à remplacer des notions abstraites ou des objets et non des êtres humains. De même, la comparaison utilisée à la ligne 16 est assez explicite : « comme des gardeurs d'oies rassemblent leurs bêtes ». Les mères ne servent pas à manger à leurs enfants, mais leur « donnent la pâtée » à la ligne 15. Toutes ces expressions montrent clairement que ces enfants sont traités comme des animaux, mal nourris, sans éducation, et sans hygiène, comme le constate M^{me} d'Hubières elle-même, la première fois qu'elle les aperçoit : « Sont-ils jolis, comme ça, à grouiller dans la poussière ! ». L'aspect physique d'un des petits est évoqué avec quelques détails caractéristiques de cette misère : « ses joues sales, sur ses cheveux blonds frisés et pommadés de terre ».

Mais ces éléments négatifs concernant les enfants ne vont pas empêcher M^{me} d'Hubières de tomber sous le charme et de souhaiter adopter l'un de ces enfants : son enthousiasme est indiqué par l'utilisation de cinq phrases exclamatives entre les lignes 26 et 31. Les deux interjections : « Oh ! », la comparaison de la ligne 39 « et joua avec eux comme une gamine », la ligne 70 « une voix d'enfant dont tous les désirs ordinaires sont satisfaits » suggèrent une femme au comportement peu mature. Cette impression est renforcée par sa manière brutale d'aborder la famille Tuvache aux lignes 48 et 50 : seuls le mot « tremblante » et les points de suspension suggèrent son embarras, alors qu'elle exprime une demande extrêmement choquante : vendre son enfant. Elle se comporte comme une enfant autoritaire et capricieuse à qui on n'a jamais rien refusé, ce qui explique ses larmes des lignes 69 et 70 (« éperdue, se mit à pleurer ... avec une voix pleine de sanglots »). La détermination et l'entêtement sont les deux autres traits de caractère du personnage qui sont mis en évidence dans ce passage dès son entrée en scène à la ligne 24 « qui conduisait elle-même ». Il était assez rare à l'époque qu'une femme sache et puisse conduire elle-même une automobile. Ce détail montre sa force de caractère et son pouvoir de décision dans le couple. De même, la volonté d'adoption semble émaner d'elle, et non de son mari : c'est elle qui prend la parole à la ligne 49 pour formuler sa demande, et c'est elle qui se précipite dans la maison : « et, sans s'arrêter aux mioches, qui la connaissaient bien maintenant, elle pénétra dans la demeure des paysans » (lignes 44 et 45). La précision « sans s'arrêter aux mioches » montre que son attachement n'est pas profond. En effet, le narrateur sous-entend que M^{me} d'Hubières considère elle aussi ces enfants comme des animaux ou des objets car elle s'extasie devant eux, comme devant des chiots ou des chatons : « Oh ! Comme je voudrais en avoir un, celui-là, le tout petit ». Le verbe vouloir montre le caractère autoritaire de ce personnage. C'est elle qui semble souffrir de l'absence d'enfant et non son mari. En effet, lors des visites répétées des d'Hubières aux enfants, ce dernier reste dans la voiture : « tandis que son mari attendait patiemment dans sa frêle voiture » (l. 40). Il ne paraît vouloir que ce que souhaite sa femme, et semble là pour exaucer ses moindres caprices. Il s'agit pour lui de satisfaire avant tout les désirs de sa femme, et de faire taire d'éventuels reproches : « accoutumé à ces admirations qui étaient une douleur et presque un reproche pour lui » aux lignes 28 et 29 laisse en effet entendre que ce personnage est peut-être stérile.

Le narrateur peint donc avec cruauté les personnages de cette nouvelle : les paysans sont assimilés à des animaux, incapables du moindre sentiment et se contentent de travailler et de manger comme des bêtes. Le narrateur tente ainsi d'expliquer les raisons pour lesquelles une famille, les Vallin, acceptera de vendre l'un de ses enfants. Le couple d'Hubières n'échappe pas à la critique du narrateur : présentée comme égoïste, capricieuse, immature, entêtée et autoritaire, M^{me} d'Hubières n'inspire au lecteur aucune sympathie, malgré sa souffrance de femme en mal d'enfants. Il en est de même pour son mari, qui ne semble témoigner d'aucun intérêt pour les enfants, les traitant lui aussi comme des objets, mais qui paraît avant tout soucieux de ne pas contrarier sa femme.

Ce qui fait la force de ces portraits féroces est leur caractère d'authenticité. La nouvelle se veut en effet réaliste.